

C'est là, avouons-le, surtout affaire de subjectivité.

### Tout est-il art ?

Mais voici que débute le côté étrange, sinon fantastique, de cette Biennale. Importé des Etats-Unis, le courant qui ne veut donner son sens qu'à l'acte ou si l'on veut « le faire », paraît aussi peu homogène que possible. Beaucoup ne verront, au reste, qu'hétéroclisme dans la porte ouverte ou dans le bahut cadenassé des artistes polonais. D'autres ne manqueront pas de trouver saugrenu le dispositif symbolique de J. Clareboudt qui rassemble, dans un espace à niveaux différents, chien taxidermisé, boîte-cercueil ouverte tendue de fourrure à signification érotico-romantique,

quel degré d'efficacité plastique étaient parvenues les brigades de jeunes artistes qui avaient eu pour tâche d'imager, sur les murs des villes, les mots d'ordre de l'Unité Populaire.

On passera devant les **Tapirs volants**, symbole de la paix, de A. Lupas (Roumanie), tendus sur des câbles devant l'entrée des deux musées, avant que de pénétrer dans l'enceinte de notre musée national qui a accueilli avec générosité l'ultime étape de cette Biennale. Celle-ci débute par le curieux **Journal de ma rééducation artistique**, de G. Touzenis (Grèce) qui, peu porté sur les nuances — mais est-ce là un mal ? — proclame sa conviction que tout est art. En voici un échantillon : « Art is life. Art is bacon. Art is pompier. Art is tourist. Art is eat. Art is place du Tertre. Art is education. Art is informel. Art is Léger... » et ainsi à l'avenant. La lecture ne manque pas.

J. Davis (G.-B.) a mis en situation quatre figures grandeur nature occupées à un jeu mystérieux. B. Moninot (F.) livre trois scénographies peintes sur assemblage de bois. Elles sont, grâce à une technique du trompe-l'œil poussée à son ultime raffinement, des **Réflexions** troublantes. Leur rendu fait appel à la transparence du plexiglas et à la fluidité du miroir sur lesquels sont pris au piège des signes métaphoriques.

Avec la reconstitution des ruines roses d'Ostia Antica, Anne et Patrick Poirier, pensionnaires de la villa Medici, ont voulu à la fois arrêter la marche du temps destructeur et remonter son cours afin de retrouver les secrètes impulsions qu'ils conurent au cours de promenades quotidiennes. C'est là un travail de bénédictin qui mériterait, à lui seul, le déplacement.

Reste la « boucherie » du Canadien Mark Print qui offre sur ses étals un choix de pièces humaines en résine de polyester, fibre de verre, bois et métal, qui aurait réjoui Duchamp et Breton. Mais, de nos jours, qui peut-on encore étonner ?

**Lucien CURZI.**

(1) Voir « l'Humanité » du 11 septembre.

(2) Interview réalisée par Daniel Abadie dans le n° 6 de Art press, qui comporte un « Eloge de la peinture », par Marcelin Pleynet.

Outre l'exposition proprement dite, le programme de la Biennale comprend : une série de colloques ; une affiche cinéma et une quinzaine de manifestations musicales théâtrales, chorégraphiques et poétiques organisées grâce à la contribution de l'O.R.T.F./Atelier de création radiophonique. Jusqu'au 21 octobre.



Mur peint par les jeunes artistes de la Brigade chilienne Ramona Parra, fondée le 6 septembre 1969, au cours de la Marche anti-impérialiste Valparaíso - Santiago.

ficelle, mobilier et bouts de bois. En revanche, on pourra utilement se demander pourquoi un G. Jovanovics (Hongrie) estime que l'objet exposé est « à faire sur place en fonction de l'espace donné » et quelle liaison peut-on voir, s'il en est une, entre les ensembles spatiaux composés d'éléments en fer et caoutchouc de W. Nestler (RFA) et les terres cuites du Tchécoslovaque Theimer qui sont de minutieuses allégories sur le thème de la mort. Quoi qu'il en soit, liberté est laissée à chacun de discerner liens et analogies possibles.

Par ailleurs, et c'est là un des moments émouvants du parcours, des projections de diapositives et de films venus du Chili, à qui hommage est ainsi rendu, permettent de voir à